

Réception d'Henry Marionnet à l'Académie du Vin de France.

Monsieur le Président,
Chers collègues,
Mes chers amis,

Pour vous présenter notre nouvel académicien Henry Marionnet, je me suis permis un style inhabituel. J'implore donc par avance le pardon de celles et ceux d'entre vous qu'il pourrait surprendre. Et pardon à tous, aussi, car je vais peut-être déborder de deux ou trois minutes le temps de parole qui m'est protocolairement imparti. Sans revendiquer une quelconque filiation avec Perrault, Grimm ou Andersen, mon propos s'intitule en effet:

PETIT CONTE AMPELOGRAPHIQUE

Ce conte, le voici :

« Aux Etats Généraux du Vin, les cépages tenaient ce jour là conseil. Tous étaient présents dans leurs robes d'apparat. L'ordre du jour de la séance portait sur la représentativité de chacun au sein de la glorieuse Académie du Vin de France. Respectueux les uns des

autres, ils n'entretenaient pas moins une très amicale compétition.

Dans sa noble tenue pourpre, le seigneur Pinot Noir décida qu'il devait prendre le premier la parole : « Je n'entends nullement me mettre en avant, commença-t-il, mais je pense tout de même être, à l'Académie, le mieux représenté d'entre nous ! La Bourgogne, c'est tout de même moi et je suis au service de personnes aussi considérables qu'Aubert de Villaine, Hubert de Montille, Dominique Lafon, Jean-Charles Bault de la Morinière... »

Il ne put en dire plus car déjà le seigneur Chardonnay, drapé dans sa robe vert et or, osait l'interrompre : « Permettez cher ami, la plupart des grands personnages que vous vous appropriez, je les revendique tout comme vous ! Moi aussi, j'affirme être, à travers eux, au service de la grandeur des blancs de Bourgogne et des grands vins d'Anne-Claude Leflaive ! Et de la Champagne aussi ! N'y suis-je pas représenté par de grandioses thuriféraires, tels Hubert de Billy et François Billecart ?... »

Il n'eut pas le temps de poursuivre car le Cabernet Sauvignon exigeait la parole : « Ne m'oubliez quand même pas, messieurs ! Pour être votre ami je n'en revendique pas moins le service du Duché d'Aquitaine ! Jean-Noël Boidron, Nicolas de Baillancourt, Jean-

Bernard Delmas, le regretté Jacques Hebrard sont mes maîtres et... »

Mais un joli brouhaha s'élevait dans la salle. Petit cousin de celui qui venait de parler, le rabelaisien Cabernet Franc en appelait à Pierre Couly et à Jacques Puisais. Du groupe des cépages alsaciens sortaient de fraternelles protestations : on y percevait les noms de Léonard Humbrecht, d'André Lorentz et de Jean Hugel, trop tôt disparu. Plus nombreux encore et faisant chorus, les treize cépages rhodaniens piaffaient d'impatience, protestant que le président sortant, le cher Jean-Pierre Perrin, aurait dû être cité en premier, ajoutant que, pour donner son âme à Gérard Chave et à Alain Graillot, dame Syrah méritait la parole. Le Sémillon, tout noblement pourri qu'il fût, en appelait au grand Alexandre de Lur-Saluces, le Savagnin à Alain de La Guiche, Toutes les voix se couvraient...

Les cépages auraient presque pu en venir aux mains quand ils aperçurent, plus modeste que la plupart d'entre eux mais bien présent, celui qui avait été banni de Bourgogne sept siècles plus tôt par Philippe le Hardy. Il était le seul à se taire, si bien que soudain, tous les autres firent silence et lui demandèrent s'il n'avait rien à dire. En souriant, car il sourit toujours, le Gamay s'avança et prit humblement la parole qu'on lui offrait :

« Mes amis, je ne prétends pas à vos noblesses diverses. A l'Académie du vin de France, je suis un des minoritaires, jusqu'ici représenté par le seul Claude Geoffray. Mais je vous remercie de me donner la parole car Henry Marrionnet, qui exprime si bien toutes les facettes de ma personnalité, vient de rejoindre cette docte assemblée et je voudrais vous le présenter :

Avant même de se montrer vigneron de talent, il fut un homme de courage, reprenant en 1969, à vingt huit ans, les 23 hectares de vignes de ses parents à Soings en Sologne, à une vingtaine de kilomètres de Blois. Son père ne lui faisant pas de cadeau (il avait même refusé de lui offrir les cours d'une école de viticulture !), il dut emprunter aux banques l'argent des premières payes de ses ouvriers. Ce vignoble, planté en cépages hybrides, vivait dans l'empirisme depuis trente ans, produisait du blanc et du rosé vendu en barriques. Je n'y avais pas droit de cité.

Mais, après moult recherches et études comparatives, Henry, qui n'avait pas fait de grandes études mais se passionnait pour ses vignes, décida qu'il voulait tenter l'aventure avec moi, Gamay de Touraine. Il passa près de dix ans à me planter dans ces sols pauvres d'argile à silex. Avec ses premières rentrées d'argent, il acheta des terres autour de la sienne, puis

continua de s'agrandir au fil des ans, si bien que son « Domaine de la Charmoise » atteint aujourd'hui 65 hectares.

Courage et talent ne lui suffisant pas, Henry allait aussi se révéler un grand précurseur. En 1973, ne fut-il pas le premier vigneron de Touraine à venir me présenter à Paris, dans ma version « primeur » ? Puis à récidiver en 1974 chez Jean-Baptiste Chaudet, un fameux caviste proche des arènes de Lutèce, qui livrait ses vins en triporteur ? Cette année là, il me fit goûter à une poignée de journalistes parisiens qui annoncèrent aussitôt la grande nouvelle à leurs lecteurs. Ce fut le début de notre succès à tous les deux, le début aussi d'une fameuse légende. Ce fut en effet vers cette époque qu'un grand vigneron bourguignon, qui mariait sa fille et avait invité mon maître accompagné de quelques cartons de ses vins, lui sortit un sacré compliment : comme depuis deux jours, la noce ne buvait que de beaux et grands Bourgognes, il avait été prévu de servir, plus léger, le vin de la Charmoise, ce Gamay vif et fruité, lors du dernier repas. La noce, un peu abattue, retrouva alors son allant et le père de la mariée allait prononcer cette sentence d'une dimension planétaire: « Eh ben, Père Mario, je crois ben que ton vin, y dessaoule ! »

Dans les années quatre vingt, et j'en fus très fier, Henry Marionnet allait être le premier producteur de gamay de Touraine, à me proposer dans les grands restaurants de la capitale ainsi que dans les deux grandes épiceries de la place de la Madeleine. Dans le même temps, ma réputation croissait, à un point tel qu'on allait bientôt me trouver sous sa signature aux quatre coins du monde.

Mais là où il allait se montrer le plus précurseur, ce fut à l'automne 1990 quand il réalisa sa « **Première Vendange** ». Tour de force inimaginable dans les milieux de la viticulture, je suis, dans cette cuvée, vinifié sans aucun apport de produits de l'œnologie tels que le soufre, les levures ou les enzymes, et sans chaptalisation. Moi, humble gamay de Touraine, j'apparais, dans ma pureté absolue, comme le tout premier vin de l'humanité, quand l'homme venait de découvrir le miracle de la fermentation du jus de la vigne mais pas encore tout ce qu'il allait pouvoir y ajouter au cours des millénaires.

Grâce à Henry, je me suis aussi découvert en 1990 une parentèle merveilleuse : le « **Gamay de Bouze** », par exemple, noir à jus rouge et non blanc, vin pour un retour de chasse, capable d'accompagner à table un gibier à poil, une daube, un boeuf bourguignon.

De mon cépage, Henry sut, autre formidable exploit, extraire en 1998 la pureté originelle en me plantant sur un hectare sans me greffer. De cette audace naquit un vin superbe, plein de chaleur, de gras, de longueur en bouche. Cette cuvée s'appelle « **Viniféra** » et me remplit de bonheur et de fierté car elle me permet de me montrer sous un aspect différent que celui qu'on me reconnaît habituellement.

Toute timidité disparue, le gamay était intarissable. Ses auditeurs se demandaient qui allait pouvoir l'arrêter, quand le Sauvignon s'avança:

« Tout beau l'ami ! Oui, vous êtes l'enfant chéri d'Henry Marionnet, mais il ne faudrait tout de même pas oublier combien il m'aime, moi aussi. Une petite partie de ses premières hectares de vigne, sur des terres jusque là plutôt attribuées à la production des asperges, ne me fut-elle pas réservée ? Henry avait pressenti qu'elles me conviendraient et il avait vu juste. Avec lui, j'ai acquis de nouvelles lettres de noblesse solognotes. Mais c'est en 1988 que j'ai acquis la gloire ! Cette année là, ayant repéré une vigne qui lui donnait chaque automne les plus belles émotions, il décida de la vendanger à plus grande maturité. Ce fabuleux raisin donna naissance au « **M de Marionnet** ». Dans le monde du vin, tout le monde s'extasia. Quelques mois plus tard, en 1989, je fus présenté, dans cette version

« M » aux Olympiades du Vin et fut sacré « meilleur sauvignon du monde » devant les Sancerre, les Pouilly, les Californien et les Australiens. »

On allait applaudir les propos du Sauvignon quand un vieux cépage, oublié de presque tous les autres, qu'on n'avait pour tout dire pas vu venir, demanda la parole :

« Ne m'oubliez pas, je suis le cépage blanc Romorantin ! Je fus apporté de Bourgogne en Touraine par le roi François 1^{er}. Mais je prête à confusion car je n'ai rien à voir avec les Romorantin actuellement connus dans la région. Je ne fus en effet jamais greffé, ma robustesse m'ayant permis d'échapper aux méfaits du phylloxéra. Planté aux alentours de 1850 à quatre kilomètres de chez Henry Marionnet, avouez que je ne fais pas mon âge ! Il m'a découvert en 1998 chez un vieux vigneron qui prenait sa retraite et souhaitait que je reste en de bonnes mains. Malgré mon grand âge, je me porte toujours vigoureusement bien et me montre un très solide géniteur ! Le vin que je produis, aux étonnantes notes de fruits blancs, de noisette et de miel, Henry l'a baptisé « **Provignage** » et il enthousiasme ceux qui ont le bonheur de le découvrir. »

Ainsi parlèrent les cépages que met à l'honneur Henry Marionnet et dont il fait de Grands Vins de France. Sans la moindre jalousie, tous les autres applaudirent et se burent les uns les autres, puis mirent

fin à leur Grand Conseil en se disant qu'ils avaient bien de la chance d'être les enfants de l'Académie du vin de France, et qu'elle avait eu sacrément raison d'accueillir Henry Marionnet en son sein.

Mes chers Amis, tout conte classique devrait se terminer par la formule rituelle « *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.* » En ce qui concerne notre ami Henry, c'est fait depuis longtemps. Marie-Jo, elle-même fille d'une famille de vigneron, et dont je salue très amicalement la présence, est pour lui la compagne idéale depuis je ne vous dirai pas combien de temps. Ils ont trois grands enfants, dont Jean-Sébastien, qui succède à son père et partage sa flamme. Ce soir, il peut se montrer très fier de l'auteur de ses jours. Mes chers Amis, j'en ai fini et vous remercie de votre attention.